

# TRIBUNE DE CAUX changer

RETROSPECTIVE :

## La création du centre international de Caux

La Riviera  
vaudoise  
vous accueille

**LES OIGNONS A FLEURS**

**BON de 5 %**  
sur votre achat de  
tulipes, jacinthes, narcisses



**BLANK** GRAINES

NEUCHÂTEL: Place des Halles 13  
MONTREUX: Avenue des Alpes 51  
VEVEY: Rue de Lausanne 1

M. et Mme Frioud

**Laiterie de Gruyère**

votre spécialiste en produits laitiers  
Rue de l'Eglise catholique, Montreux

**SALON DE COIFFURE**

Dames et Messieurs

**Jean Rubino**

Bâtiment Rialto, avenue Nestlé 14  
1820 Montreux Tél. 63.69.50.

... Dès Caux  
des excursions  
inoubliables !

**Rochers de Naye**  
(2 045 m)

et **PANORAMIC EXPRESS**

Informations : Gare de Caux



LUSTRIERIE MODERNE ET DE STYLE  
APPAREILS MÉNAGERS

**Société Romande d'Electricité**

Boulangerie, pâtisserie, confiserie

**J. REYNAUD**  
MONTREUX

Succursales : Glion et Territet

ENTREPRISE

**LIEBHAUSER S.A.**

BÂTIMENTS - TRAVAUX PUBLICS

MONTREUX

Téléphone 63.13.64.



AUDI - NSU  
**GARAGE DE BERGERE**  
VEVEY

J.-L. Herzig

Tél. 51 02 55

**PITTELOUD**  
CLARENS

Tél. 64.64.58.

Alimentation générale

Marchandises  
de 1<sup>re</sup> qualité

Jus de  
pommes **obi**  
obi plaît - obi satisfait  
obi est parfait



Distribué par

**BOISSONS RIVIERA S.A.**

Eaux minérales - Bières  
MONTREUX-VEVEY Tél. (021) 63.48.61

**Michel PIRALLI**

Plafonds suspendus  
Staff

EN FENIL S/VEVEY  
Tél. 51.18.31

TÉLÉPHONE

**Mérinat**  
ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations  
Maîtrises fédérales  
Concession «A» des PTT  
Articles ménagers - Lustrerie  
Avenue Paul-Cérésole 12  
1800 Vevey

## changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle  
publiée par le Réarmement moral  
Commission paritaire de la presse : N° 62060

**Responsable de la publication :**

Jean-Jacques Odier.

**Rédaction et réalisation :** Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

**Administration, diffusion :** Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

**Société éditrice :** Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

**Imprimerie :** Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.  
Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.  
Tél. (022) 33.09.20.

**ABONNEMENTS ANNUELS** (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. -

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. -

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

**Verser le montant de l'abonnement :**

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

**Zone franc d'Afrique :** par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

## Question de rigueur

« Je procède de cette façon avec la plupart de mes clients. » L'infirmière à domicile qui fait à sa facture une « entourloupette » dont sera seule victime la Sécurité Sociale ne semble pas avoir mauvaise conscience. Elle accepte de bonne grâce, pourtant, de réécrire la facture... Il a suffi de lui dire : « Quand même, alors que tout le monde, en France, se plaint du « trou » de la Sécurité Sociale ! »

Illustration typique d'une vérité éclatante : la crise, cette hydre à cent têtes qu'on ne sait comment attaquer, n'est-elle pas la résultante de millions d'égoïsmes individuels ?

On nous dit que depuis dix ans, en gros depuis le début de la crise, le pouvoir d'achat *moyen* des Français n'a jamais baissé. Qu'en fait il a suivi presque tout le temps une courbe ascendante, alors qu'il

diminuait dans la plupart des pays occidentaux.

Il est vrai que 1983 verra, pour la première fois, une baisse de ce sacro-saint pouvoir d'achat.

Dans l'état où se trouve l'économie, il faut bien que quelqu'un paie. Si ce n'est le consommateur, ce sera l'entreprise qui ne peut plus assez investir, ou qui fait faillite ; et ce sera l'Etat, l'Etat-providence, victime de l'égoïsme de ses citoyens, coincé entre l'inflation et la rigueur.

Et si chaque citoyen, justement, faisait chaque jour la petite correction de tir de notre infirmière ?

Il y a beaucoup d'économies à faire, mais jamais, au grand jamais, celle de l'honnêteté et du changement.

Méridien

PHOTOS : Archives de Caux : pp. 1, 4, 5, 6 et 7 ; Glasson : p. 8 ; Betsy Lancaster : p. 9 ; U.S.I.S. : p. 14.

### Que veut le Réarmement moral ?

*La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.*

*Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.*

*Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.*

*Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.*

## A TRAVERS CHAMPS

### Libre service

Riveraine de la belle forêt domaniale de Lyons, cette ferme de grande culture produit du blé et de l'orge, des betteraves à sucre et des pommes de terre. Mais elle a aménagé aussi, à l'entrée de sa cour très verte et très soignée, une plantation de fraises et de framboises, bien abritée du nord par la haute futaie de hêtres, et ouverte au public pour la vente « à cueillir » en libre-service.

Nous y étions allés au début de juillet avec des amis désireux de s'approvisionner à bon compte pour leurs confitures et leurs conserves de fruits congelés.

Devant la vieille demeure couverte de vigne vierge sous son haut toit d'ardoises, la jeune maîtresse de maison vous accueille... Avec un large sourire elle vous remet de légères barquettes de plastique. Vous les remplirez à votre gré et vous paierez à l'unité sans qu'il soit question de peser...

Tout en récoltant – et malgré le mal aux reins – nous rêvions aux livres cueillettes de Panchgani et de Caux où chacun donne et reçoit les fruits frais de l'Esprit, disponibles sans limite pour les besoins de chacun, et nécessaires pour assurer la croissance, en face des terrifiantes conquêtes de la science moderne, de la timide et fragile conscience collective de l'espèce humaine.

Philippe Schweisguth

Un acte d'audace, une page d'histoire

# La création du centre de Caux

*Tandis que se déroulent à Caux les conférences d'été, trente-sept ans après l'ouverture de ce centre international du Réarmement moral, nous avons estimé intéressant de faire un retour en arrière et de chercher à mieux comprendre quels ont été les débuts de Caux. Pour ceux qui sont trop jeunes pour avoir participé à cette épopée, il est parfois difficile de se représenter ce qu'ont impliqué l'acquisition et la mise en fonctionnement d'un tel centre. Cela paraissait à l'époque un acte de folie. Mais, dès les premières années, avec le rôle joué par Caux dans la réconciliation franco-allemande ou, par la suite, dans le dialogue de la décolonisation, la perspicacité de cette décision est devenue manifeste.*

*Peut-être le récit de la création de Caux nous donnera-t-il l'audace nécessaire pour imaginer et traduire dans la réalité*

*d'aujourd'hui les moyens d'action dont l'humanité aura besoin pour la prochaine étape de son développement ? Le renforcement de la paix et une répartition plus équitable des richesses du monde demanderont sans doute d'autres actes de foi de cette dimension. Nous avons interrogé plusieurs Suisses qui ont joué un rôle, modeste ou important, dans les débuts de Caux. Tout d'abord Lucie Perrenoud, de Biemme, dont nous avons à plusieurs reprises accueilli les récits, toujours vivants et précis, dans nos colonnes. Elle a été parmi les premiers Suisses à préparer les bâtiments de Caux pour la conférence d'inauguration qui a eu lieu le 18 juillet 1946. Nous lui demandons comment le Réarmement moral a été amené à acquérir un des plus grands hôtels de Suisse, le Caux-Palace.*

## Des pas dans l'inconnu

par Lucie Perrenoud

Avant même la fin de la guerre, en 1944, Frank Buchman, fondateur du Réarmement moral, avait invité des Suisses à venir le rejoindre outre-Atlantique pour les associer à une réflexion sur la reconstruction de l'Europe. M. Philippe Mottu, qui travaillait alors au département politique, notre Ministère des affaires étrangères, s'y rendit d'abord avec sa femme. A leur retour, ils firent part de leur émotion d'avoir pu se retremper « dans une grande révolution spirituelle ». Ils nous ont annoncé que Frank Buchman désirait que d'autres Européens viennent au plus vite conférer avec lui. C'est ainsi que je fus pressentie pour ce voyage, ce qui m'a à la fois exaltée et touchée. Nous sommes partis le jour même de l'explosion de la bombe d'Hiroshima. Je me rappelle encore cette nouvelle incroyable qu'annonçaient les journaux : une bombe d'un type nouveau a anéanti une ville entière.

Le voyage dura deux mois. Les quatre femmes de la délégation durent en effet attendre six semaines à Paris avant d'être embarquées dans un navire avec, entre autres, cinq mille soldats américains et onze autres femmes : six religieuses et... cinq danseuses ! Nous étions à six dans une cabine pour deux, devions garder toute la journée sur le dos notre gilet de sauvetage et participer à des exercices d'alerte.

Était-ce chaque fois une fausse alerte ? Je ne le saurai jamais. Je me suis ainsi retrouvée à plusieurs reprises avec une dizaine de cuisiniers chinois dans une chaloupe de sauvetage ! Tout cela pour dire l'odyssée que fut ce voyage.

Quelques semaines après notre arrivée aux Etats-Unis, les Européens que nous étions, Suisses, Français, Anglais, Hollandais – sont convoqués pour le lendemain auprès de Frank Buchman. La réunion devait porter sur le thème suivant : « Que devons-nous faire pour les nations européennes ? » Je n'en dors pas de la nuit, me demandant ce que je pourrais bien dire le lendemain.

C'est au cours de cette réunion que j'entends pour la première fois Philippe

Mottu parler de son idée, à savoir que la Suisse devrait mettre à la disposition du Réarmement moral un centre de conférences pour la réconciliation de l'Europe.

Quand je quitte l'Amérique, au printemps de 1946, après avoir reçu avec d'autres Européens, de la part de nos amis américains, une intense formation morale et spirituelle, Frank Buchman me confie : « Dites à vos amis que je les rejoindrai bientôt en Europe. » La nouvelle, pour nous, est de taille.

Entre temps, Philippe Mottu, Erich Peyer, un juriste de Schaffouse et Robert Hahnloser, un ingénieur zurichois, ont visité quelques hôtels suisses et pris contact avec la banque propriétaire du plus grand hôtel de Caux, le Caux-Palace, qu'elle est sur le



Des Français participent à l'aménagement du parc

point de vendre. Aussitôt une centaine de Suisses se retrouvent à Interlaken pour réfléchir aux implications de la création d'un centre en Suisse. Un jour, durant cette rencontre, une dizaine d'entre nous partons pour aller visiter le Caux-Palace. Il fait très froid en ce jour de printemps 1946, lorsque le gardien de l'hôtel, M. Robert Auberson, nous ouvre la grande porte. Tout rappelle l'ennui, le découragement, et l'exaspération des milliers de réfugiés qui ont séjourné dans ces bâtiments au cours de la guerre. Beaucoup de chambres sont sans meubles. Il manque 800 serrures. Les parquets cirés ont été lavés à l'eau. Le fond de la cage de l'ascenseur est puant de débris. Les murs de la cuisine sont recouverts de suie, car, pendant des années, tous les repas ont été préparés sur des cuisines ambulantes de l'armée. Partout, ce ne sont que chaises cassées, matelas crevés, poussière, et ce froid caractéristique d'une maison de montagne inhabitée pendant les mois d'hiver.

### De l'impossibilité à la certitude.

Mais d'autre part, quel potentiel ! L'ingénieur Robert Hahnloser regarde tout avec les yeux de l'avenir : « Cette salle de bal ferait un merveilleux théâtre... Ici, on pourrait créer une cafétéria pour des centaines de personnes ! » Les imaginations travaillent. Mais c'est trop immense. Cela dépasserait les forces de n'importe qui. Le gardien nous raconte en soupirant la tristesse de ces années de guerre et son découragement à ne pouvoir rien faire contre le laisser-aller et la détérioration des lieux.

Nous nous retrouvons après la visite dans le petit café de la gare où nous réchauffons nos doigts gelés autour de longs verres de café crème. Robert Hahnloser propose un moment de silence. Et quand après quelques instants nous exprimons à tour de rôle nos pensées (après avoir dit durant



« Cette salle de bal ferait un merveilleux théâtre »

plusieurs heures toutes les difficultés et les impossibilités), chacun a la certitude que Caux pourrait bien être l'endroit voulu par Dieu.

Quelqu'un annonce qu'il est prêt à « tout faire pour aider ». Robert Hahnloser répond avec fermeté : « Il ne s'agit pas d'aider. La tâche est trop grande. Il faut de la part de chacun un véritable engagement personnel. »

Dans les jours qui suivent, nous demandons à la banque si elle pourrait faire nettoyer et remettre en état le bâtiment. Réponse : « Non, nous le vendons tel quel. » Nous proposons alors de le louer. « Exclu », nous répond-on.

Quelques jours plus tard, la banque nous annonce qu'elle a reçu une offre d'une maison étrangère qui, pour 1 100 000 francs suisses, démolirait l'hôtel afin d'en utiliser tout le matériel pour la reconstruction dans des pays frappés par la guerre. Dès le début, nous consultons M. Albert Mayer, syndic de Montreux-Planches,

lequel comprend tout de suite non seulement l'apport que ce centre représenterait pour la région, mais aussi ce que la Suisse pourrait donner par là aux autres nations. Un de nos amis écrit à Frank Buchman qui, au début de mai, téléphone de Londres, où il vient d'arriver. Il donne aussitôt son accord : « Achetez-le, achetez-le ! » Le moment est très émouvant. Mais où donc trouver l'argent ?

Une autre rencontre est décidée à la mi-mai à Interlaken pour que le maximum de gens puissent être informés directement et comprendre l'ampleur de la tâche qui nous attend. Car beaucoup de gens nous disent en effet : « Attention ! Vous ne pouvez pas vous lancer ainsi ! »

### Des décisions qui coûtent

A cette rencontre d'Interlaken, beaucoup prennent des décisions personnelles coûteuses. Un psychotechnicien bernois et sa femme renoncent à acheter une résidence de montagne et promettent une somme qui, à l'époque, nous paraît fantastique. Un horloger neuchâtelois, qui a attendu toute la guerre la possibilité de déménager, fait un sacrifice comparable : « On attendra encore. » Une jeune fille qui vient de perdre son fiancé annonce : « Je n'ai pas d'argent mais j'ai un trousseau, devenu aujourd'hui sans destination. Je le donne. Cela permettra de commencer à équiper Caux. » Un ingénieur décide de vendre un tableau. « Si des Suisses commencent à entamer leur patrimoine, me dis-je, c'est que c'est sérieux. » Si pour d'autres l'apport est moindre — peut-être vingt francs par mois — le sacrifice est tout aussi grand. Le don qui nous émeut le plus, parce qu'il a été le premier et parce qu'il est celui d'une des personnes les plus modestes, vient d'une employée de maison.



Des ouvriers suisses de l'horlogerie changent pour quelques jours de métier !



Mlle Lucie Perrenoud

C'est ainsi que la décision est prise, dans la foi : Caux sera une maison où des nations retrouveront leur destinée, où chacun, homme d'Etat ou simple citoyen, pourra découvrir le chemin qu'il doit suivre. En ces journées de mai 1946, Mottu, Hahnloser et Peyer décident de quitter une carrière prometteuse – ils ont moins de 35 ans – pour se consacrer entièrement au Réarmement moral et de donner tout ou partie de leur fortune pour acheter Caux.

### Un picoulet effréné

Après signature du contrat, l'armée suisse reprend possession des lieux pour quinze jours. Désinfection générale avec panneaux autour du bâtiment : « Défense d'approcher ». Le 1<sup>er</sup> juin 1946, nous pouvons enfin entrer dans ce palace où tant de privilégiés de la terre ont cherché à se distraire de leur ennui, mais aussi dans cet ancien camp où des milliers d'exilés ont souffert.

Nous arrivons à quatorze en ce samedi soir. Nous nous installons pour quelques jours au petit hôtel Maria. Une violente tempête fait rage. Nous allons souper à la buvette du Repos et nous nous rendons ensuite dans « notre maison », conduits par Robert Hahnloser. Quelle joie, quelle aventure ! Nous nous sentons comme des pionniers qui ont besoin d'une foi qui les dépasse et, en même temps, nous ne résistons pas à l'envie de danser un picoulet effréné dans le grand hall lugubre et sale aux vitres duquel la pluie bat avec violence.

Dans le silence, nous cherchons par quel bout nous attaquer au nettoyage de ces quelque deux cents chambres et de ces couloirs interminables et quelle priorité donner aux réparations. Chaque jour, tout le long de ce mois de juin, d'autres

personnes arrivent seules ou en groupes, pour une journée, ou pour plusieurs semaines... ou pour la vie : des Hollandais – dont un architecte qui revient d'un camp de travail en Allemagne – un maçon suisse et sa famille, des jeunes et des vieux, des intellectuels et des campagnards, un postier de village, une juriste fraîche émoulue de ses études, un nettoyeur avec ses machines... une école d'enfants handicapés. Il y a du travail pour chacun : enlever les pierres dans un jardin qui était devenu un désert, carder la laine des matelas, remettre en état la cuisine qui est un trou noir, vider des armoires où l'on découvre des trésors cachés et nettoyer, nettoyer... Nous commençons par la chambre 403. Il faut quatre ou cinq personnes pendant tout un jour pour nettoyer une chambre. On continue : 404, 405... et, au fur et à mesure, l'on s'y installe pour avoir moins de frais à la pension où nous sommes descendus. L'électricité, l'eau se remettent à fonctionner et je me souviens du premier café noir (Nescafé), triomphalement servi dans une des pièces du quatrième. Dans certaines chambres il n'y a pas de lits et j'ai dormi moi-même un mois sur un sommier au 414. Nous sommes une centaine le 1<sup>er</sup> juillet. Nous prenons les repas dans les hôtels des environs et nous nous réjouissons à l'idée de travailler bientôt dans une cuisine qu'on est en train de blanchir. Il faut sept couches de peinture pour qu'elle redevienne claire et nous saluons comme un miracle l'arrivée de la première marmite électrique basculante achetée d'occasion. (Les délais de livraison dans cette période d'après-guerre sont toujours de plusieurs mois). Il faut donc un miracle pour tout. Rien ne va de soi. Les denrées alimentaires sont encore rationnées, mais chaque difficulté à surmonter semble ouvrir des portes et des cœurs. Un samedi, un commerçant vient nous livrer une

machine à multigraphier, reste par curiosité, se met à porter des meubles, décide de passer la nuit pour pouvoir aider aussi le lendemain. En partant, rayonnant, il dit avoir trouvé une vie nouvelle et laisse la facture pour la machine qu'il nous a livrée... acquittée. Les ponceuses font réapparaître les parquets. Des ménagères envoient du linge. Au cours des années qui suivront, beaucoup donneront à Caux le plus beau et le meilleur de ce qu'ils possèdent : meubles et tableaux qui faisaient la joie et la fierté d'un foyer réjouiront bientôt des personnes de tous les continents et leur donneront envie de s'engager à leur tour.

### Les premières délégations arrivent

Un jour de juin, Walter arrive. Il n'a pas de famille. Il est simple et confiant. Jardinier, il a souvent été un souffredouleur dans les humbles besognes qu'il accomplissait. Le voilà avec tout ce qu'il possède : une valise de linge, un carton contenant un jeu, un vase, quelques autres trésors personnels... et tous ses merveilleux outils de jardinier. Il donne tout : « Je veux simplement servir ici. »

Le 18 juillet, ouverture de la conférence, six semaines après notre entrée dans ce bâtiment aux allures de fantôme. Les premières délégations arrivent de l'étranger : mineurs britanniques, députés français, combattants de la Résistance. De tous les pays d'Europe dévastés par la guerre affluent des hommes et des femmes à la recherche de remèdes aux conflits et aux blessures d'un passé encore tout récent. Ce même jour, 18 juillet, Frank Buchman arrive avec cent cinquante personnes. C'est le début d'une vaste entreprise qui fera connaître le nom de Caux dans les cinq continents et l'associera au meilleur de ce que la Suisse peut et doit donner au monde.

(Propos recueillis par J.-J. Odier)



Des patrons, des cadres et des ouvriers mineurs de cinq pays engagent le dialogue.

# Un prix à payer

Entretien  
avec Trudi Trüssel

« Leurs idées, c'était leur business. Mon travail à moi, c'était la cuisine », nous déclare Trudi d'un ton péremptoire, se remémorant les années quarante où elle travaillait comme employée de maison chez M. et Mme Philippe Mottu, à Berne. En l'interrogeant sur ces temps révolus, nous voulons savoir comment cette Suisse d'une soixantaine d'années, fidèlement présente chaque été derrière le guichet de la poste à Mountain House (1), s'est trouvée entraînée dans la grande aventure de Caux.

En juin 1944, M. et Mme Mottu s'étaient rendus aux Etats-Unis à l'invitation de Frank Buchman, laissant leurs deux enfants aux soins de Trudi et d'une amie. C'est à leur retour, des mois plus tard, que Trudi entend parler pour la première fois de la recherche d'un centre en Suisse qui permettrait aux Européens, déchirés par la haine et les souffrances de la guerre, de se retrouver et de travailler ensemble à la reconstruction de leurs pays.

## « Je garde mon tablier »

En son for intérieur, elle souscrit immédiatement à cette idée. « Etant très à gauche, dit-elle, j'avais toujours cru que ce serait les socialistes ou les communistes qui organiseraient cette rencontre des peuples. Mais pourquoi les autres n'auraient-ils pas leur chance après tout ? J'ai aussi pensé à ces quatre critères moraux absolus dont parlaient mes patrons et leurs amis du Réarmement moral. S'ils étaient vraiment vécus par tous, ne pourraient-ils pas apporter une unité nouvelle entre les gens ? La guerre, c'était horrible. J'avais perdu ma meilleure amie à Berlin. Je me souvenais de terribles photos d'enfants victimes de bombardements... Cela ne pouvait plus durer. »

Un jour trois couples amis se retrouvent chez les Mottu. Après le déjeuner, Trudi est conviée à les rejoindre au salon : « On aimerait vous avoir avec nous pour réfléchir à l'achat de Caux. »

« Je leur ai répondu, très agressive, que je ne voulais pas me mêler à eux, se



Les pays de l'Europe se distinguent par leurs costumes nationaux (1947).  
A droite : Trudi Trüssel.

souvent-elle. C'était aux riches de payer et je ne donnerai pas un sou. Pourtant, au plus profond de moi-même, je commençais à sentir le vrai défi que représentait cette invitation à m'associer à eux. M. Hahnloser, un des amis de M. Mottu, est à son tour venu me trouver : « Vous avez raison, Trudi, nous devons réparer les dégâts, mais ce n'est pas possible à une classe toute seule de le faire. » Je savais qu'il avait raison lui aussi. Il y avait un prix à payer pour chacun. Sans enlever mon tablier (pour qu'ils sachent quand même que je n'étais pas comme eux !) Je me suis rendue au salon. Ils parlaient très ouvertement. Ils étaient prêts à tout sacrifier, leur argent, leurs positions, leurs carrières (tout ce dont je rêvais pour moi-même) pour se consacrer à la création de Caux. J'étais bouleversée. Puis ils ont dit : « Faisons silence un moment ». Seuls les riches pouvaient écouter Dieu, ai-je pensé : les pauvres, eux, doivent travailler. J'en voulais à ce dieu qui donnait tout aux uns et rien aux autres. Alors on a commencé à échanger les pensées venues dans le silence. J'ai dit que je n'avais rien pensé du tout. En fait quelque chose m'avait traversé l'esprit. Mais c'était une idée folle, qui ne pouvait pas venir de moi...

## « Mon argent, ma forteresse »

« Si je n'avais pas la foi, par contre j'avais de la moralité. Ma conscience ne me laissant pas en paix, trois jours plus tard je suis allée voir M. Mottu : « J'ai menti l'autre jour, je lui ai dit. Pendant le moment de silence, j'ai senti que je devrais vous donner 200 francs. » Une clé a tourné en moi quand il m'a appris que ces 200 francs couvraient exactement les frais des invitations qui seraient lancées à travers toute la Suisse pour convoquer une assemblée à Interlaken où l'on déciderait de l'avenir de Caux. Dieu pouvait-il parler de façon si

concrète ? C'est à cette époque que j'ai décidé de me recueillir régulièrement. 200 francs ! C'était deux mois de salaire. Depuis des années je mettais mon argent de côté pour me payer un jour des études d'infirmière. Mon argent, c'était ma forteresse, tout ce que j'avais !

« Un jour, j'ai senti que Dieu voulait que je travaille pour lui, pour les gens, à Caux. J'y suis allée offrir mes services de cuisinière. En fait, j'ai été la première cuisinière sur place. Par la suite, une bibliothécaire suisse, des Américaines sont aussi venues. »

## « On ne triche pas avec Dieu »

Nous interrogeons Trudi sur ce qu'ont pensé ses amis socialistes de sa nouvelle orientation. « L'un d'entre eux, une grande personnalité, m'a dit immédiatement : « Si tu choisis Caux, tu ne peux plus venir chez nous. » Mais, quinze ans plus tard, il m'a écrit : « Je comprends ce que vous faites à Caux. Tu peux revenir quand tu veux. »

Quand nous demandons à Trudi si elle avait décidé de se consacrer au Réarmement moral pour une période limitée, une année, elle nous répond : « Pour la vie. On ne triche pas avec Dieu. Et s'il fallait redécider chaque année, ce serait trop dur ! »

A notre époque de confort et d'abondance, où le sentiment d'urgence a disparu, comment pourrait-on mobiliser les consciences ? Trudi répond : « Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas. Tout était à reconstruire à ce moment-là. Mais aujourd'hui, quand je pense aux Polonais et à tant d'autres peuples qui attendent quelque chose de l'Europe occidentale, je me dis : si jamais je les rencontre, j'aimerais qu'ils sentent que j'ai payé un prix pour qu'eux aussi aient droit à la liberté et à la vie. »

(Propos recueillis par N. O'Neill)

(1) Maison sur la montagne : nom donné au Caux-Palace pour faire pendant à Island House (maison sur l'île) où se tenaient les conférences du Réarmement moral aux Etats-Unis.

# La part de chacun

## Visite à Willy Brandt, ferronnier à Bulle

*Comme un fer au feu perd sa rouille  
Et devient tout étincelant,  
Ainsi celui qui se donne sans réserve*

*à Dieu*

*Se change en un homme nouveau.*

Cette devise que l'on trouve inscrite sur un mur de l'entreprise Brandt, à Bulle, traduit bien l'état d'esprit de l'homme que nous interrogeons aujourd'hui. En 1942, Willy Brandt a repris l'atelier de ferronnerie de son père pour l'agrandir, en diversifier la fabrication et la laisser à son fils il y a douze ans.

Mais l'épisode qui nous intéresse se passe en 1946. Invité pour « donner un coup de main » à Caux avant l'ouverture des bâtiments, il se voit invité à laver les sous-sols ! « Le Réarmement moral ne m'enthousiasmait pas au point de penser que je changerais le monde en nettoyant des caves, me dit-il, mais j'ai accepté le défi. Probablement parce que je pressentais que tout pouvait concourir à un grand but. Devant les souffrances des nations d'Europe, Caux pouvait nous permettre de prendre notre part de leur fardeau. »

En serrurier qu'il est, Willy Brandt, à Caux, ne peut détacher son regard des stores grippés, des portes qui ne ferment pas, des fenêtres abîmées. Il voudrait rester pour s'en occuper mais la gestion de son entreprise ne lui en donne pas le loisir. C'est alors qu'il pense à son père, alors âgé de 79 ans, mais qui a encore une solide constitution. Ne pourrait-il s'installer à Caux pendant une semaine ou deux, avec un ouvrier, pour s'attaquer à ce travail ? Sitôt pensé, sitôt réalisé. « Mon père était un être hors du commun, explique Willy Brandt. En 1897, il était venu à pied de Hambourg pour faire sa vie en Suisse romande alors qu'il ne parlait pas un mot de français ! Son caractère difficile et autoritaire n'a pas été amélioré par l'ostracisme qu'il a subi, parce qu'il était Allemand, de la part des habitants de Bulle pendant la première guerre mondiale. Du jour au lendemain, il fut empêché de travailler. Moi-même, j'ai souffert des railleries de mes camarades d'école.

« Je me suis terriblement rebellé contre l'autoritarisme de mon père. J'ai souvent voulu le quitter mais c'est grâce au Réarmement moral que je me suis réconcilié avec lui. Cela a fait de moi un homme libre. Aussi quand je lui ai proposé d'aller réparer les serrures de Caux, bien qu'il ne sût pas trop de quoi il retournait, il a

aussitôt accepté. Il a dû sentir que quelque chose s'était passé en moi et il avait repris confiance. »

Ce n'est pas une ou deux semaines que le vieil Albin Brandt a passées à Caux, mais bien six ou sept. Il a remis en état plus de 600 serrures, sans parler du reste. Un travail gigantesque. Chaque lundi matin, il quittait Bulle en train pour Les Avants, d'où il grimpeait jusqu'à Caux avec le jeune ouvrier. Une heure de marche, probablement, et le vendredi soir il faisait le trajet inverse.

– **A-t-il été heureux à Caux ?**

– Je le crois. Il en était surtout fier. Ce séjour l'a sans doute marqué. Cet homme qui en avait tant vu dans sa vie a eu une vieillesse plus calme. Il s'est éteint comme une bougie à 93 ans, après avoir forgé sur l'enclume jusqu'à 90 ans.

– **Parlez-nous aussi d'un autre épisode, qui vous concerne directement : l'affaire du grand lustre de l'entrée de Caux.**

– Un ami m'a dit un jour : « Tu sais que le hall d'entrée de Caux, qui a été complètement refait, attend un éclairage depuis un an. Ne pourrais-tu pas faire un projet ? » Je l'avais souvent regardé, ce plafond vide, mais comme mon entreprise travaillait alors au jour le jour, je ne pensais pas avoir les moyens de faire quoi que ce soit. Et tout d'un coup je voyais mon petit métier mis au service du monde ! Penché sur ma planche à dessin, j'ai donc conçu un lustre très moderne pour l'époque. Quand Mme Hahnloser est venue de Caux voir mon projet, que j'avais dessiné grandeur nature, elle l'a regardé longtemps, sans me faire le moindre compliment. Puis elle m'a dit : « Vous avez demandé l'avis de vos ouvriers ? – Mais c'est à moi que l'on a commandé ce lustre – Il serait intéressant, reprit-elle, que vous associez vos ouvriers à cette recherche. » C'était un coup porté à mon orgueil ! Mais, pour moi, ça a été le déclin. Dans un moment de recueillement, j'ai découvert que je ne voulais simplement pas dire à mes ouvriers que j'allais à Caux et que j'étais convaincu du Réarmement moral. Je m'étais dit que si j'en vivais les principes, je deviendrais une cible trop voyante. Du coup, je n'avais plus très envie de faire ce projet !

« Quelques jours plus tard, j'ai repensé à toute cette affaire. J'ai pris à part quelques-uns de mes ouvriers, leur disant que je



M. Albin Brandt et son fils Willy dans leur atelier de Bulle, en 1937.

désirais les associer à une grande chose. Je leur ai parlé de Caux et du rôle qu'il pouvait jouer pour la paix du monde. Je leur ai dit aussi que l'on m'avait demandé ce projet et que ma première esquisse ne donnait pas satisfaction. Je pensais qu'avec leur aide on pourrait faire mieux, quelque chose de beau, de sobre, de lumineux et dont on sente qu'il aura été fait à la main. Je leur ai proposé de réfléchir ensemble, dans le silence, à ce projet. Nous avons été silencieux une bonne demi-heure.

– **Cela ne leur paraissait pas étrange ?**

– Ils n'avaient jamais eu à s'attaquer à une œuvre de cette taille – 2,50 m de diamètre – mais dans notre métier nous avons l'habitude de réfléchir à ce que nous créons. Le résultat a dépassé mes espérances. Sur quatre d'entre nous, trois ont eu la même idée à quelques détails près : un grand cercle, divisé en cinq pour figurer les cinq continents. On a ensuite discuté l'ensemble du projet et nous nous sommes mis d'accord sur cinq cœurs partant du centre sur lesquels reposeraient dix lampes représentant la lumière venant du monde entier. Et nous avons décidé de réaliser le projet.

– **Mais saviez-vous si on vous paierait ?**

– Je désirais l'offrir à Caux mais je n'en avais pas les moyens. Un ouvrier suisse allemand m'a dit spontanément : « Si c'est comme ça, je viendrai travailler le samedi ». Deux autres se sont engagés à venir le soir. J'étais content parce que je



sentais que les hommes étaient heureux de réaliser quelque chose en dehors du commun. C'est ainsi que le lustre a été construit, les ouvriers donnant leur part de travail. Nous sommes tous montés à Caux pour le présenter et le fixer. C'est à la suite de cette expérience que j'ai pu tout naturellement associer les ouvriers à la marche générale de l'entreprise. Nous

nous retrouvions à quelques-uns avant le travail tous les mardis matins, de 6 h 15 à 7 h. Après un moment de silence, chacun pouvait dire ce qui n'allait pas à l'atelier et donner son avis. C'était le début d'une grande expérience dans l'entreprise, mais ceci est une autre histoire.

Propos recueillis par J.-J. Odier

## Trouver son rôle et sa place

Dialogue avec René Thonney

– Vous aussi, René Thonney, vous avez été saisi par cette aventure de Caux, ce qui paraissait peut-être à votre entourage comme une immense folie ?

– Oui, c'était une folie. Les gens autour de moi m'ont dit : « Tu es complètement marteau ! » Il faut dire que nous étions pauvres comme des rats. Après mon certificat d'études, j'ai tenu quinze emplois différents dans une période de crise dont on n'a plus aucune idée maintenant. Puis, en 1942, par un coup de chance extraordinaire, j'ai réussi à devenir buraliste postal et facteur dans un hameau de la commune de Lausanne. Enfin casé. C'était pour moi comme le paradis : entrer au service de la Confédération suisse. Dans trente-cinq ans j'allais pouvoir chausser mes pantoufles et fumer ma pipe. Et voilà que cet imbécile, quelques années plus tard, allait tout plaquer pour aller travailler à Caux sans salaire !

– Mais n'allons pas trop vite ! Avez-vous été impliqué dans l'achat de Caux en 1946 ?

– Non, je n'ai pas été mêlé directement aux tractations, mais un ami m'a dit : « Envisagerais-tu de demander un congé spécial pour pouvoir nous aider à Caux pendant les trois mois de la conférence d'été ? »

Impossible ! Ma situation, c'était quoi ? Un petit bureau, une petite paye mais peu de travail. Ça me convenait tout à fait parce que ça me laissait le temps de faire quelque chose pour ma paroisse. Mais qui accepterait de travailler dans ces conditions ? A ma grande surprise, ma sœur m'a dit un jour de but en blanc au cours d'un repas : « Si tu veux aller à Caux cet été, je te remplacerai. » J'en ai presque laissé tomber ma cuillère dans mon assiette. Ma sœur qui était employée de maison dans la famille d'un des secrétaires du Tribunal fédéral acceptait ainsi de perdre son emploi ! En effet, elle ne l'a pas retrouvé ensuite. Avait-elle senti, elle

aussi, que quelque chose d'extraordinaire allait se passer à Caux ? Toujours est-il que cet épisode a beaucoup contribué à renforcer ma foi. Depuis, j'ai vu des miracles qui mettaient en jeu des pays entiers, mais cet événement personnel a été pour moi la démonstration que lorsque Dieu veut quelque chose, ça se passe ! Il n'y a aucune explication rationnelle.

– Il ne suffisait pas que votre sœur vous remplace. Encore fallait-il que vous soyez préparé ?

– Oui, il faut dire qu'une dizaine d'années auparavant, ma vie avait été transformée en une seule nuit. J'avais dix-huit ans. Après avoir suivi pendant quelques années l'École de Commerce, je me suis retrouvé garçon de course, gagnant 20 F par mois. J'étais déboussolé et désespéré, envisageant de me suicider. C'est toujours les mêmes, pensais-je, qui tiennent le couteau par le manche. Or un soir, j'ai décidé de prier. Probablement pas une prière très orthodoxe, mais le lendemain matin, quand j'ai enfourché mon vélo, j'avais l'impression que tout avait changé. Et cette expérience avait sauvé ma vie. Trois mois plus tard, je faisais la connaissance du Réarmement moral, alors le groupe d'Oxford, et j'ai acquis la conviction que Dieu avait un plan pour ma vie. Ma décision, en 1946, de passer trois mois à Caux était un prolongement naturel de cette conviction.

– Mais ce n'était pas une conviction désincarnée ?

– Non. J'avais trois points d'ancrage. Le premier, c'était un sentiment de solidarité avec les ouvriers et les crève-la-faim. Deuxièmement, une certitude qu'un cheminement spirituel amenait tout naturellement à prendre des responsabilités. Enfin j'étais patriote, persuadé que la Suisse n'était pas le produit du hasard. Si Dieu avait voulu qu'elle existe, c'est qu'il avait une mission pour elle. Caux m'est apparu comme la démonstration de ce que la Suisse pouvait faire pour le monde.

– Vous le pressentiez déjà ?

– Je le crois, mais si on avait su ce que nous attendait, est-ce qu'on se serait lancé ? Bien sûr, on avait eu l'expérience de Grimmialp, où l'on avait loué un hôtel l'été précédent pour y tenir des rencontres. Mais j'ai assisté à Caux à des scènes étonnantes. En particulier lorsque le journaliste anglais Peter Howard a annoncé sa décision de renoncer à une offre mirobolante de Lord Beaverbrook dans la presse londonienne pour se consacrer entièrement au Réarmement moral. Frank Buchman a dit ce jour-là : « Nous venons d'assister à la construction de l'Europe. » Cette phrase m'a paru alors une exagération, mais je crois maintenant qu'il avait raison.

– Et qu'avez-vous fait ensuite ?

– J'ai repris mon travail de buraliste. Puis en 1947, l'aventure a recommencé : ma sœur m'a remplacé une seconde fois, pendant cinq mois. J'ai acquis alors la certitude que là était ma voie : ma décision était prise : j'ai envoyé ma lettre de démission à la direction des Postes. Parmi des gens dont l'emploi, la retraite étaient assurés, ce geste n'était pas coutumier. Aussi je crois savoir que ma lettre a fait le tour du bâtiment des postes à Lausanne. J'en ai eu des échos des années plus tard.

– Et vous êtes toujours à Caux ?

– Je ne suis pas venu ici parce que Frank Buchman me l'aurait demandé. Ni même, dans un certain sens, pour le Réarmement moral, mais parce que j'ai eu la certitude que là était le plan de Dieu pour moi. J'y crois toujours.

(Propos recueillis par J.-J. Odier)



# Un syndicaliste suédois au Zimbabwe

Socialiste, responsable syndical en Suède pendant trente ans, je retire un grand espoir de tout ce que j'ai vu au Zimbabwe. Je crois au socialisme démocratique. J'en ai vu les résultats dans mon pays.

Depuis l'année de ma naissance, la condition des travailleurs s'est énormément améliorée. Enfant, je vivais, avec mes parents et mes quatre frères et sœurs, dans une seule pièce avec cuisine. Mon père est mort de tuberculose. Même si les grandes famines du XIX<sup>e</sup> siècle avaient disparu, il y avait encore à cette époque des gens qui mouraient de faim. Aujourd'hui, nous avons l'un des plus hauts niveaux de vie du monde.

Plusieurs facteurs y ont contribué. A mon avis, cette évolution est surtout due au fait qu'on s'efforçait à la fois d'instaurer un cadre socialiste et démocratique, en particulier le principe : « un homme, une voix », et de susciter un esprit de solidarité, de proposer un objectif d'ordre moral qui mobilise des gens de toutes les classes sociales.

Les principes sur lesquels s'appuie cette lutte remontent aux années 1860 : à cette époque les Eglises libres ont été reconnues en Suède. Ces Eglises ont donné au travailleur le sentiment qu'il avait une dignité et que sa vie avait un sens, alors que l'Eglise d'Etat avait eu peur de laisser les ouvriers accéder à un livre aussi révolutionnaire que la bible.

## Le cadre est en place

Petit à petit les gens ont appris à se faire confiance : ils se sont groupés en coopératives : ainsi, produits et services leur revenaient moins cher. Parallèlement, le mouvement pour la tempérance a profondément marqué la Suède. L'alcool maintenant bien des familles dans la misère. Il était courant qu'une partie des salaires soit payée en boissons alcoolisées, ce qui n'arrangeait rien. Grâce à la campagne entreprise par le fils d'un professeur d'université, cette pratique disparut.

Vinrent ensuite les syndicats qui ont regroupé les travailleurs et amélioré leurs conditions de vie, puis le parti social-démocrate, prolongement politique du mouvement ouvrier.

Enfin, en 1938, un événement important : syndicats et patronat signèrent un accord qui instaura de bonnes relations sociales, permettant le développement de l'industrie.

*John Söderlund à Harare en compagnie d'un syndicaliste de la fédération des transports du Zimbabwe.*



Le cadre est en place. Mais, comme dit un adage suédois : « Que Jacques vienne à obtenir ce qu'il veut, et même un peu plus, il ne connaît plus ni Pierre, ni Paul. » C'est exactement la situation actuelle : nous sommes en train de trahir le principe du socialisme tel que le formulait l'un de nos premiers ministres, Branting, à savoir que la solidarité commence en famille, qu'elle s'étend de là à notre classe, à notre pays et au monde.

Un de nos refrains socialistes dit : « Combattons pour trois priorités : justice, liberté et pain ». Quand nous parlons de solidarité envers un monde en détresse, qu'impliquent ces priorités ?

*Justice* : Dans la vie il n'y a pas de justice. Dès le départ, notre existence est marquée par le pays où nous sommes nés (la Suède ou l'Inde, par exemple), par le fait que notre famille nous a bien ou mal accueillis, par notre bon ou mauvais état de santé. Pour qu'il y ait une justice, je dois faire tout en mon pouvoir, seul ou en groupe, pour remédier aux manquements de la nature, pour que n'importe quel enfant puisse avoir ce à quoi il a droit.

Si des parents ne peuvent ou ne veulent pas s'occuper de leurs enfants, c'est à nous, membres de la société, que revient cette tâche, tant sur le plan matériel que spirituel.

*Liberté* : ma liberté me préoccupe-t-elle plus que celle d'autrui ? La liberté pour qui, et pour quoi faire ? La liberté de prendre ce que je veux, de haïr l'autre classe, l'autre race ? Ou bien de faire ce qu'en mon âme et conscience je sais être juste : défendre l'opprimé, détester l'injustice, tout en essayant de gagner le cœur de celui qui la suscite ?

*Pain* : Qui en a besoin ? Moi, qui souvent en ai tellement que j'en jette ! Est-ce que je pense à ceux que le dénuement fait souffrir et même mourir ?

Justice, liberté, pain ? Tous trois sont importants, et dans cet ordre. Pour ceux d'entre nous qui avons l'essentiel, nous risquons gros à changer l'ordre.

Si nous mettons le pain en priorité, comme c'est le cas pour beaucoup de

socialistes, très vite nous voulons du beurre, et ensuite de la confiture. Une maison confortable, une voiture, une résidence secondaire, un bateau. Au nom de la liberté, je puis alors posséder tout cela. Au nom de la justice, je m'arrange à obtenir ce que je crois mériter. Peu importe si d'autres n'ont pas la même chose, c'est leur affaire, pas la mienne !

Examinons aussi notre façon d'atteindre les objectifs du socialisme. On ne peut construire une société de justice qu'avec des moyens honnêtes et des hommes dotés d'un esprit de justice. Je sais qu'en moi se côtoient le bien et le mal : et je n'arrive pas toujours à discerner mes raisons d'agir. Pour y voir clair, il me suffit d'examiner la façon dont je travaille avec les autres.

## L'avenir du socialisme

Travailler en équipe est un art difficile. Chacun de nous est conditionné par son éducation, son expérience, ses opinions. Nos idées diffèrent souvent de celles du voisin et pourtant nous devons travailler ensemble. Nous devons donc apprendre la confiance : elle ne peut naître que dans l'honnêteté, celle que je m'applique et non celle qui met en relief les erreurs de l'autre. Quand le travail avec les autres s'est avéré difficile, c'était souvent parce que mes raisons d'agir étaient mauvaises : je voulais que notre action me profite au lieu de poursuivre les objectifs socialistes. Résultat :

– Je me taisais au moment où j'aurais dû prendre position, parce que je ne voulais pas encourir la désapprobation des gens en place.

– Je cessais de montrer mon appréciation pour le travail de mes camarades pour qu'ils ne puissent pas se dire qu'ils étaient aussi capables que moi.

– La reconnaissance de la paternité de mes idées m'importait plus que leur mise en œuvre.

– Je gardais jalousement l'information, pour briller par mon savoir et pour être le premier à présenter une proposition satisfaisante.

Mon séjour au Zimbabwe m'a donné espoir sur chacun de ces points. J'ai été témoin de nombreux cas où l'attitude intérieure des gens permet au socialisme de fonctionner. Ainsi j'ai fait connaissance d'un responsable syndical. Encore récemment, il était dirigeant en titre d'un syndicat : aujourd'hui, à la suite d'une fusion, il n'en est que le n° 2. Pourquoi ? « Lorsque la fusion nous a paru être bénéfique pour notre syndicat, m'a-t-il confié, un des dirigeants devait s'effacer. Pour que notre syndicat serve vraiment les travailleurs, j'ai senti que c'était à moi de me sacrifier. »

J'ai aussi fait la connaissance d'un employé d'une compagnie minière. Il avait intenté un procès à un de ses collègues qui

l'avait insulté en pleine réunion syndicale. Au fond de lui-même, il en était très malheureux et cherchait à se sortir de cette mauvaise passe. Finalement, il renonça à toute poursuite judiciaire, alors que tous les faits lui donnaient raison. Devant le syndicat réuni il dit à son antagoniste : « Je regrette d'avoir nourri de l'amertume envers toi : j'ai résolu de tourner la page. » Aujourd'hui ils travaillent la main dans la main.

L'avenir du socialisme dépend de tels hommes, qui savent s'unir au lieu de se déchirer, déceler les besoins d'autrui au lieu de penser à leurs intérêts égoïstes ou à ceux de leur groupe. Des hommes qu'on ne peut ni acheter, ni contraindre par le chantage.

Ces exemples m'encouragent, tandis que j'essaie, jour après jour, d'avoir un esprit plus socialiste, plus démocratique. Je sais que j'ai encore bien du chemin à faire, mais cela ne m'empêche pas de travailler avec ceux qui servent le même objectif. Chaque génération et même chaque individu doit redécouvrir ce que le socialisme démocratique implique.

Une chance est donnée aux habitants du Zimbabwe de montrer à l'Est comme à l'Ouest une voie différente, susceptible d'ouvrir un vrai dialogue entre le Sud et le Nord et d'inventer le monde nouveau que nous souhaitons tous.

**John Söderlund**

(Article paru dans le *Sunday Mail*, à Harare, Zimbabwe).

## Rencontres indiennes

par Amie Zysset

L'Inde me faisait peur : l'insécurité, la pauvreté, l'inconnu d'une autre culture. Si nous, les Occidentaux, partagions davantage, nous pourrions résoudre les problèmes du Tiers monde. C'est ce que je pensais alors. J'avais mauvaise conscience de venir d'un pays nanti. Je n'imaginai pas la richesse des rencontres que nous allions faire pendant deux mois.

### Mère Teresa

Dans l'avion qui nous emmène de Bombay à Calcutta, nous sommes assises, une amie jurassienne et moi, sans l'avoir cherché, à côté de Mère Teresa. Nous sommes bouleversées d'avoir ce privilège. Nous avons tout le temps d'observer son bon sourire, ses mains de paysanne, sa fatigue aussi.

Pour elle, il n'y a pas d'un côté les pauvres auxquels elle réserve ses forces et, de l'autre, les riches (occidentaux) qu'elle ignore. Elle prend le temps de nous écouter, nous qui lui disons venir d'une région divisée. Elle réfléchit et nous dit avec force : « Les divisions ! Elle viennent de la nature humaine et non pas du fait qu'on a la peau jaune, noire ou blanche... C'est pour tous les hommes que Jésus-Christ est mort. Chaque fois que nous l'oublions, les divisions surgissent entre nous. »

### Un parlementaire

« Voulez-vous prier avant que nous nous séparions ? » Celui qui fait cette proposition inhabituelle est député au parlement indien, porte-parole d'un grand parti. Originaire de l'Etat du Kerala, dans le sud du pays, il était avocat avant de se lancer dans la politique. Il parle de ses convictions avec une grande simplicité. « Au

parlement, je vais au-devant de gens, qu'ils soient de mon parti ou non, et j'apprends à les connaître. Souvent ils sont très étonnés de mon attitude. Je ne fais pas d'intervention sans avoir prié auparavant et je prie aussi après avoir parlé. »

Il y a de l'espoir pour un pays qui a de tels dirigeants.

### Une mère de famille

La vie n'est pas toujours simple en Inde. Où sont les célibataires comme moi ? Je n'en vois pas. Je trouve difficile d'être seule de mon espèce et je me plains à Dieu. La pensée me vient alors d'accepter ce que je suis et d'accepter aussi la tâche que Dieu a pour moi : refaire le monde. Cela m'a toujours semblé trop grand, trop impossible. Je préfère une responsabilité de « secteur ». Paradoxe : c'est au moment où je me sens démunie que Dieu me demande de faire davantage. Devant ce défi je décide de ne plus mettre de limites à mon engagement, de me donner à chaque personne que je rencontre, d'où qu'elle vienne.

Le lendemain, je fais la connaissance d'une jeune mère de famille. Petit à petit, elle pose des questions et tout à coup : « Expliquez-moi en détail comment faire un moment de silence. » Ce que je fais en lui lisant mon recueillage du matin, puis je lui décris en trois phrases ce que ce moment pris avec Dieu signifie pour moi dans mes relations avec les autres. Elle me dit alors : « Je hais ma belle-mère (cette dernière vit avec la famille, ce qui est courant dans ce pays). Dites-moi comment je peux changer. » Je lui explique que même si une haine semble justifiée, Dieu agit dans notre cœur quand on la Lui donne. « Je le ferai », conclut-elle. Cette

jeune hindoue, dont la religion me semblait étrange et lointaine, m'a appris une chose : nous avons le même Dieu, nous sommes sœurs.

### Un travailleur

Il a un bon sourire dans un visage jeune, fruste, marqué des rides de la souffrance. Il raconte : « Après être revenu de Panchgani, centre de Réarmement moral, j'ai décidé de commencer le travail à l'heure dans mon usine. Comme je suis contremaître, j'ai demandé aux vingt hommes qui travaillent avec moi de faire de même. Certains arrivent en effet une demi-heure en retard. Ce soir-là, en sortant de l'usine, j'ai été menacé par un groupe d'une centaine d'ouvriers. Les responsables du syndicat m'ont dit alors que je ferais mieux de renoncer à mes nouvelles idées, sinon ils ne donnaient pas cher de ma peau. Je leur ai répondu : « Il faudra mourir un jour, autant mourir pour une cause juste. »

Je le regarde. Il y a de la grandeur dans cet homme simple. Ses camarades ont dû le sentir. L'un d'eux est venu lui demander pardon et, depuis, tous les ouvriers de l'équipe arrivent à l'heure et travaillent la main dans la main.

Je pense à ce que le Mahatma Gandhi écrivait : « N'encouragez pas les mendiants. Lutte pour redonner à chaque homme sa dignité. »

Au cours de cette rencontre et de bien d'autres, j'ai dû me rendre à l'évidence. Les problèmes de ce pays ne seront pas résolus par de l'argent. L'aide matérielle est nécessaire, bien sûr. Mais, comme chez nous, la lutte à mener est entre le bien et le mal. J'en suis un peu déçue, car cette lutte là est bien plus difficile.

Je pense à ce qu'un ami indien m'a dit : « On ne peut pas s'attaquer aux problèmes de l'Inde avec des moyens purement humains. Il faut l'aide de Dieu, la foi. » Là réside l'espoir pour eux et pour nous. ■

# L'état d'esprit du peuple polonais

## D'un correspondant revenu récemment de Varsovie

Les magasins sont mieux achalandés : les queues devant les boutiques ont quasiment disparu. Il faut voir là le résultat d'une meilleure distribution des biens de consommation obtenue grâce au rationnement et à l'augmentation des prix. Il faut dire que ceux-ci ont doublé ou triplé. Plusieurs articles sont hors d'atteinte du pouvoir d'achat des plus pauvres. On m'a dit que certains Polonais ne peuvent parfois même pas se procurer ce à quoi ils ont droit.

Il n'y a pas de famine, mais certaines carences. Pour ce qui est de la nourriture, les gens trouvent toujours le moyen de s'arranger, mais la situation est plus grave pour les médicaments.

L'esprit de la population est remarquable. Elle ne sait pas de quoi l'avenir sera fait, ni quand cesseront les contrôles de plus en plus contraignants, mais une chose est sûre, les Polonais sont plus que jamais convaincus des valeurs que représente le syndicat *Solidarité*.

### Les compromis et les questions de fond

Personne ne met grand espoir dans la suspension de la loi martiale. Le sentiment général est que les contrôles persisteront sous une autre forme et que cette mesure n'est qu'un fard destiné à donner une meilleure image de marque à l'étranger. En fait, les mesures de contrôle à l'intérieur du pays se resserrent. Le syndicat des journalistes est interdit, celui des acteurs également. L'association des auteurs subit une pression croissante. Elle s'est vue imposer certaines exigences qui lui semblent inacceptables. Il est fort à craindre qu'elle soit aussi interdite.

Le dialogue de fond avec les autorités est désormais totalement rompu. Les Polonais considèrent en effet toute négociation vaine, le pouvoir refusant d'aboutir à un accord ou ne tenant pas ses promesses. Un des responsables de *Solidarité* m'a dit que la plus grande erreur avait été de croire à la sincérité du gouvernement dans les compromis conclus avec lui.

Je n'ai entendu personne dire que *Solidarité* avait été trop loin et que, s'il avait été plus modéré, on l'aurait autorisé à poursuivre ses activités. De telles spéculations n'ont pas leur place dans une bataille idéologique qui met en cause des questions de fond.

Tout le monde est persuadé que *Solidarité*

n'est pas seulement un syndicat mais un phénomène qui touche à la vie de la nation tout entière, suscitant un éveil des consciences et une nouvelle éthique. Chacun se sent libre de s'exprimer et a l'impression de pouvoir construire son avenir lui-même. L'existence même de *Solidarité* aura, quel que soit son rôle à l'avenir, transformé irrémédiablement quelque chose dans ce pays et dans ce peuple, non seulement parce que trente-cinq millions d'individus ont goûté à la liberté pendant seize mois, mais parce que de nouvelles idées ont émergé et un esprit de rédemption a soufflé sur toute la Pologne.

Sur un plan pratique, cela aura pour le moins obligé le parti à s'atteler à la gigantesque tâche qu'est la lutte contre la corruption. En 1981, 200 000 membres du parti se voyaient retirer leur carte ou contraints de donner leur démission pour délits de ce type. Plus de quatre mille d'entre eux ont été déclarés coupables en justice.

Plus frappante encore a été la révélation que certains dirigeants du parti vivaient dans un confort supérieur à celui de l'aristocratie d'antan qui avait été la cible de toutes les attaques du parti.

Tout le monde le savait déjà, bien sûr, mais le climat de peur empêchait que cela ne soit dit ouvertement et les pratiques illégales opérées à tous les échelons de l'administration procuraient un écran de protection à ceux qui en tiraient profit.

### « Tout est retardé par la crise de l'Occident »

La hardiesse du défi lancé par *Solidarité* à un régime corrompu a redonné confiance que quelque chose pouvait être enfin fait pour se débarrasser de la gangrène.

A l'actif de *Solidarité*, il ne faut pas oublier le côté spectaculaire de tout ce qui a été accompli pendant ces seize mois : les agriculteurs ont été autorisés à créer un syndicat indépendant, les étudiant aussi : les intellectuels ont obtenu le droit de s'exprimer librement et la presse est devenue plus indépendante que dans n'importe quel autre pays du pacte de Varsovie. La vraie démocratie commençait à être vécue pour la première fois depuis des années.

Un journaliste à qui je disais mon sentiment qu'un régime autoritaire ne pouvait

pas durer indéfiniment, que l'histoire nous apprendrait qu'il s'écroulerait tôt ou tard, me fit cette réponse intéressante : « Il s'écroulera, mais tout est retardé par le fait que l'Occident traverse une crise culturelle qui résulte d'un déclin moral et spirituel. » Il ne voyait pas comment le monde libre pourrait exercer une influence positive tant qu'il serait prisonnier de ses querelles et de ses divisions.

### « La bataille se mène au niveau des croyances »

Quoi qu'il en soit, beaucoup de choses sont repensées en Pologne et la situation est constamment réévaluée. Aujourd'hui l'idée dominante est la suivante : les dirigeants en place n'ont pas d'idéologie. Ils ont expédié leurs propres idéologues marxistes dans les ambassades à l'étranger. Leur seul but est de maintenir le contrôle sur les individus et de conserver le pouvoir en s'appuyant sur les services de sécurité, de police et de l'armée.

Un haut responsable de l'Eglise m'a dit que c'est dans la bureaucratie que l'on rencontrait la résistance la plus obstinée aux réformes. En conséquence, on se dit maintenant que les grèves et les affrontements dans les usines et dans la rue ne sont pas le meilleur moyen de faire face à la situation et que d'utiliser ces méthodes contre le régime ne conduit qu'à l'escalade de la haine. La bataille doit être menée au niveau des idées, des croyances, des principes, de la mise en pratique de sa foi et d'un renouveau de l'homme. Le directeur d'un journal m'a dit pour sa part : « Notre tâche n'est pas de promouvoir des solutions mais de nous battre pour des principes. » Les gens sont bien sûr renforcés dans leurs convictions par une solide foi catholique.

Certains observateurs essaient de décourager tout optimisme quant à la situation polonaise, mais ce faisant, ils nient une qualité qui a fait la force de ce peuple pendant des siècles. Certes, il n'y a peut-être pas de solutions rapides, mais comme me l'a dit en Pologne un homme qui suit de près l'évolution des événements : « Tout ce qui est aujourd'hui impossible peut demain devenir possible. »

(Traduit d'un article paru en anglais dans le mensuel *The Industrial Pioneer* avant la visite de Jean-Paul II en Pologne.)

**C**OMPRENONS-NOUS l'Amérique? Est-elle celle que l'on nous dit? Qui est-elle vraiment?

Telles sont les questions que j'emportais avec moi lors de mon départ pour six mois outre-Atlantique. Si le séjour m'était un peu court pour conclure sur de telles questions, il était suffisant pour faire, au fil des rencontres, certaines observations.


Pour remarquer par exemple que les Américains sont très conscients d'une profonde et sans doute injuste incompréhension à leur égard de la part des Européens et plus particulièrement des Français. Deux analystes politiques, MM. Davidson et Montville, ont estimé dans la très sérieuse revue *Foreign Policy* que l'amélioration des « relations solides mais conflictuelles entre deux pays amis tels que les Etats-Unis et la France » nécessiterait une offensive de réconciliation semblable à celle menée au Zimbabwe par les équipes du Réarmement moral!

### Sympathie et malentendus

Pourtant le capital de sympathie franco-américain est grand. La France reste pour les Américains le pays de La Fayette, Rochambeau et Tocqueville. Sans compter les dizaines d'explorateurs, soldats, architectes, penseurs et autres Français qui ont si largement participé à l'exploration puis à la fondation de la nation américaine. Inversement, les Français ont aimé l'Amérique de l'étonnant bonhomme Franklin et de l'autodidacte Thomas Paine. On oublie d'ailleurs trop souvent l'influence de ce dernier dans les débuts de la première République. Elu à l'assemblée constituante par une circonscription du Pas-de-Calais, ses discours à l'assemblée étaient traduits et lus par un autre député. Il déploya sur le Champ de Mars, le 14 juillet 1790, lors de la Fête de la Fédération, le premier drapeau américain qui ait jamais flotté à l'étranger.

Plus récemment, la solidarité franco-américaine s'est exprimée pendant la seconde guerre mondiale ou lors de la crise des missiles de Cuba (où de Gaulle fut le premier et le plus crucial soutien du président Kennedy). Dans le domaine économique, la France n'a-t-elle pas été un des grands bénéficiaires du plan Marshall, qui a coûté à l'Amérique 2 % de son P.N.B. pendant plusieurs années, un effort d'aide jamais vu auparavant, ni revu depuis?

Cependant, parallèlement à cette tradition d'amitié s'est aussi développée une tradition de malentendus, inaugurée en fanfare par la quasi-guerre franco-américaine, en fait une série d'accrochages navals dans les Antilles au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Au-delà de la concurrence qui peut opposer



# L'Amérique qui demande à changer

par Antoine Jaulmes

deux nations puissantes, les différences psychologiques entre nos deux pays n'expliquent-elles pas une certaine difficulté de communication? Sur certains points, nos valeurs diffèrent franchement. Ainsi, la « rudesse » (toughness) est pour les Américains une qualité bien plus qu'un défaut. Lorsqu'un journal qualifie de « rude » (en gros titres) une femme encore jeune, haut fonctionnaire récemment promue, il ne s'agit pas là d'une critique ou d'une marque d'ironie, mais bien d'un hommage respectueux, ainsi que la lecture de l'article permet de s'en persuader.

L'histoire américaine a longtemps connu la préoccupation du défrichement de terres nouvelles dans un climat d'insécurité, préoccupation sans équivalent en

Europe ces derniers siècles. La rudesse du continent à mettre en valeur et de son climat exigeait sans doute une même « rudesse » chez les hommes qui entendaient y vivre, et plus encore chez ceux qui comptaient faire fortune dans un tel environnement. Aujourd'hui encore, la nature n'est pas parfaitement maîtrisée et en rencontrant le colonel du Corps du Génie chargé de réguler le cours du haut Mississippi, j'ai pu constater combien l'action de l'homme demeure faible, malgré des moyens techniques colossaux, face à certains phénomènes naturels dont l'ampleur le dépasse et dépasse en particulier ce que connaît l'Europe.

### Initiative et immobilisme

Mais la « rudesse » s'entend surtout au plan moral. Elle explique le succès de cette association forte de plus de deux millions de membres qui bloque depuis des années toute réglementation du port des armes à feu. Elle s'accompagne d'une certaine méfiance envers la loi et les règlements : d'où la prolifération étonnante des avocats (on a toujours besoin d'un avocat, on ne sait jamais) : d'où aussi le succès de ces livres et revues innombrables qui vous proposent mille et une façons de vous enrichir rapidement, voire de tromper le fisc « légalement ».

Dans le même ordre d'idées, on trouve la faiblesse de la législation sociale, en particulier l'absence de limites du droit de licenciement. Un responsable du syndicat A.F.L.-C.I.O. nous exposait à Washington les effets néfastes du chômage sur la structure des familles des chômeurs mais aussi de ceux qui bien souvent se perçoivent comme des non-encore-licenciés, vivant ainsi dans une angoissante incertitude du lendemain.

La « rudesse » n'a d'ailleurs pas si mal réussi aux Américains. La dureté de certaines expériences ne leur apprend-elle pas à prendre plus d'initiative que nous? Un exemple frappant, à Baltimore, port de mer au nord de Washington : une équipe de quatorze dockers, dont trois allaient être licenciés, ont fait le sacrifice volontaire d'un jour de travail par semaine pour que leurs trois collègues licenciés atteignent le temps de travail minimal ouvrant droit aux avantages de la sécurité sociale. Cette décision impliquait une réduction sérieuse du mois de salaire, décision d'autant plus difficile à prendre qu'elle avait dû l'être à l'unanimité et qu'il n'y avait aucun précédent.

Cependant, si l'esprit américain favorise et rétribue l'initiative, cela n'empêche pas un curieux immobilisme dans certains domaines. Ainsi c'est peut-être le trop grand respect de la « différence » qui empêche parfois le creuset (« melting pot ») améri-

cain de produire l'alliage espéré. Aujourd'hui les groupes ethniques, même immigrés anciennement, même européens d'origine, ne se mélangent guère au groupe « blanc anglo-saxon protestant » (WASP) et maintiennent une identité, voire un habitat séparé et souvent défavorisé : c'est le cas notamment des Polonais, Italiens, Hispaniques, sans parler bien sûr des Noirs, Chinois et Japonais.

### Démocratie et socialisme

La France, société de culture latine, a, je crois, mieux intégré ses dix millions d'immigrés, y compris les non latins, au cours du dernier siècle, même si les inévitables problèmes posés par la vague d'immigration la plus récente restent pour le moment aigus. (N'y aurait-il pas d'ailleurs en France un problème spécifique des relations franco-arabes, issu en partie de notre histoire commune ?)

On pourrait allonger à l'infini la liste des différences de comportement et de mentalités, différences qui rendent parfois les mots trompeurs et les traductions périlleuses. Ainsi « Dieu » n'est-il pas seulement Celui que l'on adore dans les églises, mais encore celui qui garantit l'existence même de l'Amérique « une devant Dieu ». On ne sait donc pas toujours auquel des deux on a affaire.

Sur un autre plan, un mot-piège bien

connu est celui de « socialisme », associé aux Etats-Unis avec les maux du totalitarisme des pays de l'Est. (D'où la surprise très « positive » causée dans les médias américains par l'expulsion de 47 diplomates soviétiques par François Mitterrand le 5 avril dernier).

Pourtant si le mot est banni, l'idée existe en Amérique. Les pères fondateurs se préoccupaient beaucoup de l'aspect économique de la démocratie et certains Américains, tenants de la « démocratie économique », le rappellent à présent à leurs concitoyens. Jefferson écrivait par exemple en 1785 : « Quand un pays comporte à la fois des terres incultes et des pauvres sans travail, c'est que les lois de la propriété ont été étendues jusqu'à violer le droit naturel. » Pour Benjamin Leigh, séparer propriété et pouvoir ne peut qu'être une violence provisoire, car alors, très vite, « la propriété achètera le pouvoir, ou bien le pouvoir s'emparera de la propriété ». La classe politique américaine est actuellement sensible à cet aspect de la pensée des pères fondateurs actuellement remis en valeur : sans parler des démocrates, celle-ci trouve un soutien républicain de premier ordre, puisque c'est le président lui-même qui déclarait : « Peut-on concevoir de meilleure réponse à l'aveuglement de Karl Marx que des millions de travailleurs détenant chacun leur part des moyens de production ? »

Mais, en 1983, une telle idée ne saurait être limitée au cadre national et, si les pères fondateurs écrivaient aujourd'hui, ils ne manqueraient pas à mon sens d'appliquer leur sagesse à résoudre les plus graves injustices du siècle : celles qui lésent les pays dits en voie de développement. Malheureusement l'Américain de 1983 manque d'information et de formation quant aux problèmes internationaux. La question du tiers monde ne progressera sans doute que lentement dans la conscience américaine. Elle progresse cependant, en particulier grâce à quelques hommes d'expérience qui en mesurent l'enjeu, non pas tellement commercial, mais stratégique.

### Une question de sécurité

Comme l'a dit Harlan Cleveland, ancien ambassadeur et sous-secrétaire d'Etat américain, le tiers monde est devenu « non plus une question de charité, mais une question de sécurité ». En d'autres termes, le principal terrain de confrontation (militaire, économique et idéologique) russo-américain aujourd'hui, c'est le tiers monde : c'est peut-être là davantage que dans la tension Est-Ouest (aujourd'hui réduite à un « pat » (1) coûteux) que se perdent ou se gagnent les batailles décisives pour l'avenir. M. Cleveland fait connaître ses convictions par l'enseignement du *Hubert Humphrey Institute for Public Affairs*, dont il est aujourd'hui le directeur. Autre personnalité à agir dans ce sens, Donald Easum, ancien ambassadeur en Afrique et notamment au Nigéria, qui s'efforce de diffuser aux Etats-Unis des points de vue africains, à travers l'*Institut Afro-Américain* qu'il préside. Plus connu encore est le cas de Robert McNamara, ancien secrétaire d'Etat à la Défense et surtout ancien directeur de la Banque Mondiale. Robert McNamara n'hésite pas à « plaider coupable » pour certaines erreurs commises par les Etats-Unis, tout en réaffirmant l'engagement de son pays et de lui-même à la cause de la démocratie et de la justice. Ainsi, son discours à l'université de Witwatersrand (Afrique du Sud) en octobre dernier fut un exemple rare d'humilité et de franche exigence. Faute d'avoir multiplié les initiatives de ce genre dans le passé, l'Amérique a été contrainte à tirer ses leçons de l'expérience, après s'être heurtée aux réalités ou après avoir été prise de vitesse par des idéologies certes totalitaires mais mobilisatrices pour des populations confrontées à la pauvreté. Il est frappant de constater aujourd'hui combien la seule présence d'une unité du « Marine Corps » au Liban modifie profondément la vision améri-



La statue de Benjamin Franklin à l'Institut Franklin de Philadelphie.

(1) Terme d'échec désignant une partie bloquée sans vainqueur.

caine des problèmes du Proche-Orient. La situation en Amérique centrale, par ailleurs, a contraint par médias interposés le président Reagan à fournir des éclaircissements qui ont mis en évidence aux yeux de tous cette réalité de la « déstabilisation économique » par la misère dans cette partie du monde. En effet, dans le discours télévisé qu'il a consacré à cette question le 27 avril, Ronald Reagan plaçait deux priorités avant l'aide militaire : 1. Promotion de la démocratie et des réformes, aussi bien dans les pays « de droite » que « de gauche ». 2. Aide économique « pour renforcer (en Amérique centrale) la santé, l'agriculture et l'industrie » et y susciter « une croissance autonome ».

### Rendre possible l'impossible

Le souvenir du Vietnam reste très vivant. Dans le discours du 27 avril, le passage le plus applaudi par les parlementaires américains a été celui où M. Reagan promettait de ne pas envoyer de troupes au Salvador. Les lourdes pertes en vies humaines que la guerre du Vietnam a coûtées, ne sont pas la seule raison de ces applaudissements : la peur d'un combat ne ressemble pas au caractère de cette nation de pionniers qui cultive sa « rudesse » et qui semble avoir jusqu'à présent su la conserver au moins en partie. L'attitude des Américains ne s'enracine-t-elle pas avant tout dans le sentiment de l'absence de but d'une quelconque opération militaire, et faute, plus généralement, d'un projet national qu'elle servirait ?

Ce que montre le débat actuel sur l'Amérique centrale aux Etats-Unis, c'est que certaines contradictions sont davantage ressenties par un peuple rompu, à l'intérieur de ses frontières, à la pratique de la démocratie (notamment à la démocratie locale, que Tocqueville décrivait comme essentielle, et qui déjà à son époque était exemplaire outre-Atlantique). Le manque de méthode et l'indécision du président Carter ont sans doute déçu, mais à moyen terme le cynisme d'antan sera atténué même en politique étrangère.

L'Amérique de l'après Vietnam et de l'après Watergate n'est donc pas condamnée à la mauvaise conscience. D'ailleurs le changement est le fondement même du credo démocratique auquel l'Amérique n'a pas cessé de se référer. Dans son livre *De la démocratie en Amérique*, Tocqueville écrit en conclusion : « Je n'ignore pas que plusieurs de mes contemporains ont pensé que les peuples ne sont jamais ici-bas maîtres d'eux-mêmes, et qu'ils obéissent à je ne sais quelle force insurmontable et intelligente qui naît des événements antérieurs, de la race, du sol ou du climat. Ce sont là de fausses et lâches doctrines qui ne sauraient jamais produire que des hommes faibles et des nations pusillanimes : la Providence n'a créé le genre

humain ni entièrement libre ni tout à fait esclave. Elle trace, il est vrai, autour de chaque homme un cercle fatal dont il ne peut sortir : mais dans ses vastes limites l'homme est puissant et libre, et les peuples aussi. »

A l'intention de ceux qui attribueraient à ce cercle fatal un rayon trop restreint, Robert Crane, ancien haut-fonctionnaire américain, critique le dicton qui veut que « la politique est l'art du possible ». Pour lui cette sagesse conventionnelle explique peut-être que le statu quo et les injustices soient si persistants. « Le vrai leadership, écrit-il, c'est rendre possible l'impossible. Un « leader » fait face à l'injustice et emmène les gens sur la voie du changement de leur vie et du monde qui les entoure. On peut donc être un leader, même si on n'a pas d'influence politique, de pouvoir économique, ni de privilège éducationnel. » Pour Crane, le Réarmement moral est « une stratégie capable de susciter ce type de leadership » (2).

### Un nouveau pays

Ainsi, derrière l'Amérique traditionnelle qui refuse de penser, se profile un nouveau pays à la recherche de sa vocation, une Amérique qui demande à changer. L'analyse des contestataires américains contemporains de notre mai 68 était souvent brillante en ce qui concerne les

institutions et la société américaine, mais elle a achoppé faute de réalisme quant à la nature et à la profondeur du mal qui sape l'homme et la société. C'est le piège qu'évite Robert Crane lorsqu'il écrit : « Le conflit fondamental dans le monde n'est pas entre des institutions rivales, ni même entre des idées rivales, mais entre des volontés rivales : la volonté de l'homme et la volonté de Dieu. Le pouvoir ultime est la volonté de Dieu s'exprimant au travers de la personne qui L'aime. Cela se traduit par le leadership, dans le sens où il échoit inévitablement à ceux qui sont entièrement engagés. » (2)

Peuple religieux, mais qui n'a pas toujours fait le lien nécessaire entre une foi très voyante et la politique, les Américains sont peut-être aujourd'hui mieux équipés que jamais pour établir ce lien et opérer calmement le changement auquel nos sociétés occidentales aspirent si clairement depuis une quinzaine d'années. Si ce changement s'amorçait, il n'y aurait ni honte, ni risque de malentendus à essayer d'imiter ce « leadership » de la meilleure espèce. D'autant plus que la repentance de nos péchés nationaux ne peut que favoriser un meilleur dialogue franco-américain.

**Antoine Jaulmes**

(2) Citations tirées du magazine publié en juin 1983 par le Réarmement moral : « Moral Re-Armament. vital for the future. »

## « Un soleil en pleine nuit » aux Etats-Unis

Saint-Paul-Minneapolis et Chicago étaient les deux dernières étapes, aux Etats-Unis, du spectacle *Un soleil en pleine nuit*. Les représentations dans la première ville ont permis à Michel Orphelin, à son équipe et à Hugh Williams, l'auteur, qui voyageait avec eux, de rencontrer plusieurs personnes passionnées par la recherche de *Monde et Théâtre* et désireux de travailler à faire du théâtre un lieu qui stimule le meilleur de l'homme. Malgré une critique très sévère, le spectacle a fait salle comble ou presque dans un des meilleurs théâtres de la ville.

Une équipe très modeste par le nombre a préparé les quatre séances à Chicago. Elle a vu son audace et son courage récompensés. M. et Mme Palmer (lui médecin, elle avocate), touchés par le spectacle il y a quatre ans à Caux, voulaient le présenter à Chicago, pour remercier la ville de ce qu'ils y avaient reçu eux-mêmes, tout en exprimant au grand jour un message d'espoir et de réconciliation. C'est ce que Mme Palmer a dit directement au nouveau maire de Chicago, M. Washington, un Noir, qui recevait le comité d'invitation et l'équipe de *Monde et Théâtre*. Après avoir écouté attentivement un extrait du spectacle, chanté par Michel Orphelin, M. Washington a aussitôt fait le lien entre le message de la pièce et la situation délicate dans laquelle il se

trouve, comme maire de Chicago, suggérant ce qu'il pourrait faire lui-même : « Quand on frappe à une porte, on ne sait jamais, elle peut s'ouvrir, et l'histoire peut aussi changer... » disait la chanson !

Le spectacle a atteint en particulier les Eglises et les organisations religieuses. Un évêque disait après le spectacle : « La pièce a saisi le cœur de l'Evangile comme l'a fait aussi la vie de saint François. »

Une femme aveugle qui est venue à deux représentations et s'est assurée que tous ses amis soient dûment informés a déclaré : « Vous avez contribué à marier en moi les sources spirituelles de la vie et le monde avec son besoin de changement social. »

Le spectacle sera encore représenté à Caux dans le cadre des rencontres internationales pour le Réarmement moral durant le mois d'août ; ce sera sans doute le terme d'une tournée qui a débuté en juin 1980 : 190 représentations, 50 000 spectateurs dans sept pays d'Europe et d'Amérique. Mais *Un soleil en pleine nuit* n'ira pas aux archives pour autant. La cassette sonore est toujours disponible et, dans les prochains mois, une vidéo-cassette sera produite pour étendre de façon encore plus large l'impact que *Un soleil en pleine nuit* a eu au cours de son périple.

# Mémento Genève et environs.

- Abidjan** — Mercredi et samedi à 14 h 20. Vol non-stop en DC-10-30. Déjeuner à bord. Projection d'un film. 8 programmes musicaux au choix pendant tout le vol. Compartiment première classe entièrement équipé de sièges-couchettes Slumberettes (sans supplément).
- Accra** — Jeudi et dimanche à 14 h 20 en DC-10-30. 1 escale, 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Alger** — Lundi et mercredi à 13 h 15. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Amman** — Dimanche à 14 h 25. Vol en DC-8. 2 escales. Déjeuner et repas léger, rafraîchissements.
- Amsterdam** — Tous les jours à 14 h 00, 18 h 50 (excepté samedi) en DC-9. Snack et rafraîchissements.
- Annaba** — Jeudi à 13 h 15. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Athènes** — Tous les jours à 11 h 30. Vol non-stop en DC-9. (Dès le 12 juin Airbus A 310 le dimanche.) Samedi à 14 h 30 en DC-10-30 et dimanche à 14 h 25 en DC-8. Vendredi et dimanche: vol à 11 h 20 en DC-10-30 avec 1 escale. Déjeuner.
- Bâle-Mulhouse** — Tous les jours à 18 h 35 en DC-9. Du lundi au vendredi, à 09 h 10 en DC-9.
- Bangkok** — Jeudi à 11 h 20, 2 escales. Dimanche à 14 h 40, 1 escale, en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, dîner, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Barcelone** — Tous les jours à 14 h 10. Vol non-stop en DC-9. Rafraîchissements.
- Beijing** — Vendredi à 11 h 20, vol en DC-10-30, 3 escales. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, dîner léger, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Beyrouth** — Mercredi à 15 h 10. Vol non-stop en DC-10-30. Déjeuner. 8 programmes musicaux. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Bombay** — Vols non-stop en DC-10-30: lundi et jeudi à 19 h 05 et dimanche à 14 h 40. Vendredi à 11 h 20: 2 escales. Déjeuner, dîner et repas léger. Rafraîchissements. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Bruxelles** — Tous les jours (sauf samedi) à 18 h 40, vol non-stop en DC-9. Snack et rafraîchissements.
- Buenos Aires** — Mardi, jeudi et dimanche à 23 h 55, en DC-10-30. (Mardi et dimanche: 2 escales, jeudi: 3 escales.) 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, rafraîchissements, déjeuner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Casablanca** — Lundi, mardi, jeudi et samedi à 10 h 55. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Colombo** — Lundi, 1 escale et samedi non-stop à 19 h 05, en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner et petit déjeuner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Copenhague** — Tous les jours à 18 h 40 en DC-9. Repas léger.
- Dakar** — Jeudi et dimanche à 23 h 55. Vol non-stop en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Damas** — Dimanche à 14 h 25. Vol en DC-8 avec 1 escale. Déjeuner, rafraîchissements.
- Dar-es-Salaam** — Lundi et jeudi à 18 h 50. Vol en DC-10-30 avec 1 escale. Dîner. Projection d'un film. 8 programmes musicaux. Rafraîchissements. Petit déjeuner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Djakarta** — Jeudi et samedi à 19 h 05, vol en DC-10-30 avec 2 escales. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Djedda** — Lundi et jeudi à 18 h 50. Vol non-stop en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Dîner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Douala** — Mardi à 14 h 20. Vol non-stop en DC-10-30. Déjeuner. Projection d'un film. 8 programmes musicaux. Rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Düsseldorf** — Tous les jours à 06 h 45, vol en DC-9 avec 1 escale. Vol non-stop à 18 h 40. Petit déjeuner ou snack, rafraîchissements.
- Francfort** — Tous les jours à 08 h 15 et 19 h 10, vol non-stop en DC-9. Petit déjeuner ou snack, rafraîchissements.
- Harare** — Vendredi à 19 h 40, vol avec 1 escale en DC-8. Dîner, souper léger, petit déjeuner.
- Hong-kong** — Mercredi 2 escales et dimanche 3 escales. Vol à 11 h 20 en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, dîner, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Istanbul** — Samedi et dimanche à 10 h 20, vol en DC-9 avec 1 escale. Déjeuner.
- Johannesburg** — Mardi, vendredi, dimanche à 23 h 55. Vol en DC-10-30 avec 1 escale. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, rafraîchissements, petit déjeuner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Karachi** — Mercredi et dimanche à 11 h 20. Vol en DC-10-30. Mercredi 1 escale, dimanche 2 escales. Projection d'un film. Déjeuner, dîner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Khartoum** — Mardi et samedi à 14 h 30. Vol en DC-8 le mardi, en DC-10-30 le samedi. 1 escale. Le samedi: 8 programmes musicaux et projection d'un film. Déjeuner, repas léger.
- Kinshasa** — Mardi à 14 h 20, 1 escale. Jeudi à 15 h 10, 1 escale. Vol en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner et dîner ou dîner et petit déjeuner. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Kuwait** — Mercredi à 15 h 10. Vol en DC-10-30 avec 1 escale. Dîner, rafraîchissements. 8 programmes musicaux. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Lagos** — Jeudi et dimanche à 14 h 20. Vol non-stop en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Le Caire** — Lundi, jeudi et samedi à 15 h 20. Vol non-stop en DC-10-30 ou DC-8. Déjeuner, rafraîchissements. 8 programmes musicaux à bord du DC-10-30.
- Libreville** — Jeudi à 15 h 10. Vol en DC-10-30, non-stop. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Lisbonne** — Samedi à 13 h 05. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Londres** — Lundi à samedi à 07 h 45 en DC-9. Tous les jours à 13 h 55 et à 18 h 35 vol non-stop en DC-9. A 13 h 55 en Airbus A 310 dès le 10 juin. Selon le vol: petit déjeuner, snack, déjeuner ou dîner.
- Madrid** — Tous les jours à 18 h 40. Vol non-stop en DC-9. Dîner.
- Malaga** — Lundi, mercredi, vendredi et dimanche à 12 h 40. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Manille** — Dimanche à 14 h 40. Vol en DC-10-30 avec 2 escales. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, souper léger, petit déjeuner, déjeuner léger, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Marseille** — Tous les jours à 18 h 55. Vol non-stop en DC-9. Rafraîchissements.
- Milan** — Tous les jours à 10 h 15. Vol non-stop en DC-9. Rafraîchissements.
- Monrovia** — Mercredi et samedi à 14 h 20. Vol en DC-10-30, 1 escale. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, rafraîchissements, souper léger. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Nairobi** — Mardi, vendredi et dimanche à 23 h 55. Vol non-stop en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- New York** — Tous les jours à 15 h 30. Vol non-stop en Boeing 747. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, souper léger, rafraîchissements. Compartiment première classe entièrement équipé de sièges-couchettes Slumberettes (sans supplément).
- Nice** — Tous les jours à 14 h 30. Vol non-stop en DC-9. Snack et rafraîchissements.
- Oran** — Mercredi et dimanche à 12 h 50. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Oslo** — Tous les jours à 18 h 40. Vol en DC-9, 1 escale. Dîner, rafraîchissements.
- Paris** — Du lundi au samedi: vol à 07 h 00 en DC-9. Tous les jours, vol non-stop à 10 h 05, 15 h 00 et à 18 h 30 en DC-9 (10 h 05 et 18 h 30 en Airbus A 310 dès le 10 juin). Selon le vol: petit déjeuner, snack, déjeuner ou dîner.
- Porto** — Mardi, mercredi, jeudi et vendredi à 18 h 55. Vol non-stop en DC-9. Dîner.
- Rio de Janeiro** — Mardi, jeudi et dimanche à 23 h 55. Vol en DC-10-30, non-stop le mardi, 1 escale jeudi et dimanche. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Rome** — Tous les jours à 18 h 40. Vol non-stop en DC-9. Dîner.
- Santiago du Chili** — Dimanche à 23 h 55. Vol en DC-10-30, 3 escales. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, rafraîchissements, repas léger. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- São Paulo** — Mardi et jeudi à 23 h 55. Vol en DC-10-30, 1 escale le mardi et 2 le jeudi. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Singapour** — Lundi, jeudi et samedi à 19 h 05. Vol en DC-10-30, 3 escales le lundi, 1 le jeudi et le samedi. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Dîner, petit déjeuner, déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Tel Aviv** — Mardi à 15 h 25. Vol non-stop en DC-10-30. 8 programmes musicaux. Déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Tokyo** — Mercredi, jeudi et dimanche à 11 h 20. Vol en DC-10-30, 3 escales le mercredi et le jeudi, 4 le dimanche. 8 programmes musicaux. Projection d'un film. Déjeuner, dîner, petit déjeuner, rafraîchissements. Sièges-couchettes Slumberettes en première classe (sans supplément).
- Toulouse** — Depuis le 27 mars, en collaboration avec Air France. Une première. Tous les jours à 18 h 55. Vol en DC-9, 1 escale. Rafraîchissements.
- Tunis** — Mardi, mercredi, vendredi et dimanche à 13 h 15. Vol non-stop en DC-9. Déjeuner.
- Zurich** — Tous les jours à 06 h 45, 07 h 15 (excepté samedi), 09 h 10, 10 h 20, 10 h 45, 11 h 20, 18 h 25, 22 h 45 et 40 autres vols hebdomadaires en DC-8, DC-9, DC-10-30 ou Boeing 747.

Choix des places: lors de la réservation pour les passagers voyageant au tarif normal. A l'enregistrement pour ceux qui bénéficient d'un tarif spécial.

Horaire d'été valable du 27 mars au 24 septembre 1983. Sous réserve de modifications.

Attirons encore votre attention sur une avant-première à la fois divertissante, utile et agréable: l'aéroport de Genève-Cointrin et son répertoire varié. On y fait ses achats aux boutiques hors taxes, on s'y restaure ou désaltère en plusieurs endroits confortables, on y traite ses affaires à la banque ou à la poste et l'on y trouve journaux et revues du monde entier.

Si vous souhaitez en savoir davantage sur ce mémento genevois, Swissair ou votre agence de voyages IATA se fera un plaisir de vous fournir de plus amples informations. Et notamment sur les 37 destinations à qui ne figurent pas ici mais pour lesquelles Swissair offre d'excellentes correspondances au départ de Genève.